CAFÉ PHILO ***février 2005***

Bulletin édité par Agora 93 N° 36

- Nous attendons avec intérêt et impatience vos critiques, vos suggestions, et votre participation. Cette Lettre doit être la vôtre, c'est sa raison d'être ;
- Et nous attendons aussi vos contributions sur tout sujet qui vous intéresse : ceux du débat du mois, vos réflexions et vos critiques sur les débats déjà passés ou tout autre thème de réflexion.

LES RUBRIQUES DU MOIS :

Prochains débats :

-*Débat du 11 mars 2005 à 20 h* : **Champs-sur-Marne : Centre Culturel Georges Brassens** (Place du Bois-de-Grâce) : La sexualité peut-elle être une libération ?
- *Débat du 19 mars 2005* à 19 h 30 : **Noisy-le-Grand : M.P.T. Marcel Bou** (8-10 rue du docteur Sureau) : Le mensonge peut-il changer le monde ?

Résumé-synthèse des débats précédents :

Noisy-le-Grand : Qu'est-ce que la rumeur ? 1) Synthèse : 2) Compte rendu
Champs : La paix est-elle plus que l'absence de guerre ?

Note liminaire pour les débats annoncés :

Noisy-le-Grand : pour le 19 mars 2005 : Le mensonge peut-il changer le monde ?

Bibliographie proposée par la médiathèque de Noisy-le-Grand :

- Le mensonge peut-il changer le monde ?

Informations :

Consultez notre **Site Internet** : **www.agora93.com et dites-nous ce que vous en pensez.**

Reproduction autorisée seulement avec mention de la source : Lettre d'Agora 93 et envoi à notre adresse d'un exemplaire.

Débat du mois prochain - M.P.T. Marcel BOU - Noisy-le-Grand **Note liminaire**

LE MENSONGE PEUT-IL CHANGER LE MONDE ?

La question semble double, elle semble porter sur deux ordres, deux plans en même temps : morale et politique. Mais peut-être faut-il d'abord se demander non pas si le mensonge peut changer le monde, mais s'il ne l'a pas déjà fait ? Dans ce cas, les considérations morales perdraient une bonne part de leur intérêt. Nous reviendrons donc seulement ensuite de façon plus directe sur la question titre de ce débat.

1.- Peut-être vivons-nous déjà sous l'empire du mensonge ? Dans un très beau texte, c'est ce que nous dit Dostoïevski, dans son roman *Les Frères Karamazov*. (Je me permettrai seulement, mais sans aborder les questions théologiques, qui ne sont pas d'ordre philosophique [ni de ma compétence], d'ajouter entre crochets et en italique quelques-unes des questions qui se posent – ceci pour amorcer la discussion) : [*C'est Ivan Karamazov qui parle* :] « […] Ce poème s'intitule 'Le Grand Inquisiteur'. Cela se passe au XVIe siècle, en Espagne, à Séville, à l'époque la plus terrible de l'Inquisition. Dieu apparaît. Il ne dit rien et ne fait que passer. Quinze siècles se sont écoulés depuis qu'Il a promis de revenir dans son royaume. L'humanité l'attend avec la même foi que jadis. Il est apparu doucement, sans se faire remarquer, et – chose étrange – tous le reconnaissent. Passe sur la place le cardinal grand inquisiteur. Il le désigne du doigt et le fait arrêter : 'C'est Toi, Toi ?' Mais il ne reçoit pas de réponse. 'Ne dis rien, tais-toi. D'ailleurs, que pourrais-tu dire ? Je ne le sais que trop. Tu n'as pas le droit d'ajouter un mot à ce que tu as dit jadis [*Première question sur le mensonge : les temps changent. Le dogme aussi. Mais en théorie, et selon ses tenants, il ne peut pas changer*]. Pourquoi es-tu venu nous déranger ? (...) N'as-tu pas dit bien souvent : 'Je veux vous rendre libres'.
[*Ici, l'auteur, Dostoïevski, quitte son commentaire-interprétation du texte des évangiles pour aborder un thème de propagande directement politique : après une jeunesse de 'contestataire', une condamnation à mort convertie en bannissement en Sibérie, il était devenu partisan de l'autocratie tsariste. Mais sa question a un sens réel, quoique différent de celui qu'il propose : en effet, le système économique existant oppose sinon le bonheur matériel, du moins le pain quotidien et la liberté. C'est dans la subordination économique à un patronat que l'on trouve les moyens d'existence. La suite du texte, on va le voir, confirme cette interprétation.*].
Eh bien, tu les as vus, les hommes 'libres', -ajoute le vieillard d'un air sarcastique-. Oui, cela nous a coûté cher, - poursuit-il en le regardant avec sévérité-, mais nous avons enfin achevé cette œuvre en ton nom. Il nous a fallu quinze siècles de rude labeur pour instaurer la liberté; mais c'est fait, et bien fait. Tu ne le crois pas ? Tu me regardes avec douceur, sans même me faire l'honneur de t'indigner ? Mais sache que jamais les hommes ne se sont crus aussi libres qu'à présent, et pourtant, leur liberté, ils l'ont humblement déposée à nos pieds. Cela est notre œuvre, à vrai dire; est-ce la liberté que tu rêvais ?

[*NB : il s'agit dans le texte non de la liberté comme un fait,un existant comme quelque chose de concret, de réel, mais d'un sentiment de liberté, quelque chose d'irréel : le texte dit les hommes' se sont crus libre', et c'est à cette liberté-là qu'ils renoncent. La phrase est contradictoire. Dostoïevski ne peut pas, à partir de ses positions politiques, chercher à définir une liberté réelle. Cependant, n'a-t-il pas pour une bonne part raison de dire que dans notre monde, les hommes ne sont pas réellement libres, mais « se croient» libres ?*]

(...) Si jamais il y eut sur terre un miracle authentique et retentissant, ce fut le jour de ces trois tentations. Le seul fait d'avoir formulé ces trois questions constitue un miracle. Supposons qu'elles aient disparu des Ecritures, qu'il faille les reconstituer, les imaginer à nouveau pour les y replacer, et qu'on réunisse à cet effet tous les sages de la terre, hommes d'Etat, prélats, savants, philosophes, poètes, en leur disant : imaginez, rédigez trois questions qui non seulement correspondent à l'importance de l'événement, mais encore expriment en trois phrases toute l'histoire de l'humanité future, crois-tu que cet aréopage de la sagesse humaine pourrait imaginer rien d'aussi fort et d'aussi profond que les trois questions que te proposa alors le puissant Esprit ? Ces trois questions prouvent à elles seules que l'on a affaire à l'Esprit éternel et absolu et non à un esprit humain transitoire. Car elles résument et prédisent en même temps toute l'histoire ultérieure de l'humanité; ce sont les trois formes où se cristallisent toutes les contradictions insolubles de la nature humaine (…).

Le pain... Mais tu n'as pas voulu priver l'homme de la liberté et tu as refusé, estimant qu'elle était incompatible avec l'obéissance achetée par des pains. Aucune science ne leur donnera du pain, tant qu'ils demeureront libres, mais ils finiront par la déposer à nos pieds, cette liberté, en disant : 'Réduisez-nous plutôt en servitude, mais nourrissez-nous'. Ils comprendront enfin que la liberté est inconciliable avec le pain de la terre à discrétion, parce que jamais ils ne sauront le repartir entre eux ! Ils se convaincront aussi de leur impuissance à se faire libres, étant faibles, dépravés, nuls et révoltés. Tu leur promettais le pain du ciel; encore un coup, est-il comparable à celui de la terre aux yeux de la faible race humaine, éternellement ingrate et dépravée ? Des milliers et des dizaines de milliers d'âmes te suivront à cause de ce pain, mais que deviendront les millions et les milliards qui n'auront pas le courage de préférer le pain du ciel à celui de la terre ?(...)

[*Dostoïevski ne nous dit pas qui est ce « nous » qui sait comment à la fois distribuer le pain et surtout, avant tout, qui le possède, alors que ce sont les hommes qui le produisent : le capitalisme,- système social où celui qui travaille ne possède pas ce qu'il produit - est ici non seulement présupposé, mais considéré comme le seul ayant existé de tout temps et pouvant exister. Aucune issue ne serait pensable, et surtout pas celle d'une démocratie économique*]

Voilà ce que tu as repoussé au nom de la liberté, que tu mettais au-dessus de tout. Pourtant elle recelait le secret du monde. En consentant au miracle des pains, tu aurais calmé l'éternelle inquiétude de l'humanité – individus et collectivité – savoir 'devant qui s'incliner' ? Car il n'y a pas pour l'homme, demeuré libre, de souci plus constant, plus cuisant, que de chercher un être devant qui s'incliner. Mais il ne veut s'incliner que devant une force incontestée, que tous les humains respectent par un consentement universel. Ces pauvres créatures se tourmentent à chercher un culte qui réunisse non seulement quelques fidèles, mais dans lequel tous ensemble communient, unis par la même foi. Ce besoin de la communauté dans l'adoration est le principal tourment de chaque individu et de l'humanité tout entière, depuis le commencement des siècles. C'est pour réaliser ce rêve qu'on s'est exterminé par le glaive. Les peuples ont forgé des dieux et se sont défiés les uns des autres : 'quittez vos dieux, adorez les nôtres; sinon malheur à vous et à vos dieux !' Et il en sera ainsi jusqu'à la fin du monde, même lorsque les dieux auront disparu; on se prosternera devant les idoles. Tu n'ignorais pas, tu ne pouvais pas ignorer ce secret fondamental de la nature humaine, et pourtant tu as repoussé l'unique drapeau infaillible qu'on t'offrait et qui aurait courbé sans conteste tous les hommes devant toi, le drapeau du pain terrestre; tu l'as repoussé au nom du pain céleste et de la liberté (...)

[*Même confusion. L'affirmation que « les hommes ont besoin d'un chef » est un lieu commun de toute l'idéologie qu'on nous enseigne. La notion d'organisation est délibérément confondue avec celle d'un chef décidant pour tous*]

Le miracle... Vois ce que tu fis ensuite toujours au nom de la liberté... Au lieu de t'emparer de la liberté humaine, tu l'as encore étendue. As-tu donc oublié que l'homme préfère la paix et même la mort à la liberté de discerner le bien et le mal ? Il n'y a rien de plus séduisant pour l'homme que le libre arbitre mais aussi rien de plus douloureux. (...) Tu as accru la liberté humaine au lieu de la confisquer et tu as ainsi imposé pour toujours à l'être moral les affres de cette liberté. (...) Il y a trois forces, les seules qui puissent subjuguer à jamais la conscience de ces faibles révoltés, ce sont : le miracle, le mystère, l'autorité ! Tu les as repoussées toutes trois... (...) Tu espérais que, suivant ton exemple, l'homme se contenterait de Dieu, sans recourir au miracle. Mais tu ignorais que l'homme repousse Dieu en même temps que le miracle, car c'est surtout le miracle qu'il cherche. Et comme il ne saurait s'en passer, il s'en forge de nouveaux, les siens propres, il s'inclinera devant les prodiges

d'un magicien (...) C'est ce que nous avons fait. Nous avons corrigé ton œuvre en la fondant sur le miracle, le mystère, l'autorité. Et les hommes se sont réjouis d'être de nouveau menés comme un troupeau et délivrés de ce don funeste qui leur causait de tels tourments. Avions-nous raison d'agir ainsi, dis-moi ? N'était-ce pas aimer l'humanité que de comprendre sa faiblesse ?
[*Pourquoi l'auteur veut-il oublier que selon le texte des évangiles, Jésus n'a pas hésité à utiliser les miracles, si ce n'est pour continuer sa critique politique contre la liberté – ici la démocratie d'ordre économique ? De même, il n'a pas hésité à se servir de l'argument d'autorité et de prôner la soumission à l'autorité politique*]
.
Le pouvoir... Cependant, tu aurais pu alors prendre le glaive de César. Pourquoi as-tu repoussé ce dernier don ? En suivant ce troisième conseil du puissant esprit, tu réalisais tout ce que les hommes cherchent sur terre : un maître devant qui s'incliner, un gardien de leur conscience et le moyen de s'unir finalement dans la concorde en une commune fourmilière. (...) Tu es fier de tes élus, mais ce n'est qu'une élite, tandis que nous donnerons le repos à tous. D'ailleurs, parmi ces forts destinés à devenir des élus, combien se sont lassés enfin de t'attendre, combien ont porté et porteront encore autre part les forces de leur esprit et l'ardeur de leur cœur, combien finiront par s'insurger contre toi au nom de la liberté ! Mais c'est toi qui la leur auras donnée. (...) L'indépendance, la libre pensée, la science les auront égarés dans un tel labyrinthe, mis en présence de tels prodiges, de telles énigmes, que les uns, rebelles furieux, se détruiront eux-mêmes, les autres, rebelles, mais faibles, foule lâche et misérable, se traîneront à nos pieds en criant : 'Oui, vous aviez raison, vous seuls possédiez son secret et nous revenons à vous : sauvez-nous de nous-mêmes !' Sans doute, en recevant de nous les pains, ils verront bien que nous prenons les leurs, gagnés par leur propre travail, pour les distribuer, sans aucun miracle; ils verront que nous n'avons pas changé les pierres en pain, mais ce qui leur fera plus de plaisir que le pain lui-même, ce sera de le recevoir de nos mains ! Car ils se souviendront que jadis le pain même, fruit de leur travail, se changeait en pierre dans leurs mains, tandis que, lorsqu'ils revinrent à nous, les pierres se muèrent en pain. Ils comprendront la valeur de la soumission définitive. (...) Mais je me suis ressaisi et n'ai pas voulu servir une cause insensée. Je suis revenu me joindre à ceux qui ont corrigé ton œuvre. J'ai quitté les fiers, je suis revenu aux humbles, pour faire leur bonheur. Ce que je te dis s'accomplira et notre empire s'édifiera. Je te le répète, demain, sur un signe de moi, tu verras ce troupeau docile apporter des charbons ardents au bûcher. Car si quelqu'un a mérité plus que tous le bûcher, c'est toi. Demain, je te brûlerai. *Dixi.* [*En latin : « j'ai dit* »]
[Au début du paragraphe, l'auteur manifeste son mépris des hommes (car ce n'est pas seulement l'opinion du 'Grand inquisiteur', c'est aussi celle de Dostoïevski, manifeste dans ce roman comme dans beaucoup d'autres) : ils seraient incapables de supporter la libre pensée, les connaissances scientifiques…]
Ivan poursuit... Suppose que parmi ces êtres assoiffés uniquement de biens matériels, il s'en trouve un seul comme mon vieil inquisiteur, qui a vécu de racines dans le désert et s'est acharné à vaincre ses sens pour se rendre libre, pour atteindre la perfection; pourtant il a toujours aimé l'humanité. Tout à coup il voit clair, il se rend compte que c'est un bonheur médiocre de parvenir à la liberté parfaite, quand des millions de créatures demeurent toujours disgraciées, trop faibles pour user de leur liberté, que ces révoltés débiles ne pourront jamais achever leur tour, et que ce n'est pas pour de telles oies que le grand idéaliste a rêvé son harmonie. Après avoir compris tout cela, mon inquisiteur retourne en arrière et se rallie aux gens d'esprit. Est-ce donc impossible ? (...) Qui sait ? Peut-être que ce maudit vieillard, qui aime si obstinément l'humanité, à sa façon, existe encore maintenant en plusieurs exemplaires, et cela non par l'effet du hasard, mais sous la forme d'une entente, d'une ligue secrète, organisée depuis longtemps pour garder le mystère, le dérober aux malheureux et aux faibles, pour les rendre heureux. Il doit sûrement en être ainsi, c'est fatal. (…)
Comment finit ton poème, demande Aliocha ? : .
Tout à coup, le Prisonnier s'approche en silence du nonagénaire et baise ses lèvres exsangues. C'est toute la réponse. Le vieillard tressaille, ses lèvres remuent; il va à la porte, l'ouvre et dit 'Va t'en et ne reviens plus... Plus jamais !' .
Et il le laisse aller dans les ténèbres de la ville. Le prisonnier s'en va. Et le vieillard ? Le baiser lui brûle le cœur, mais il persiste dans son idée. » .

(Traduction H. Mongault. LGF, 1962, tome I, pp. 287-310)

Peut-on résumer en une phrase la thèse ici soutenue ? Proposons celle-ci :
Si nous vivons sous l'empire du mensonge, semble affirmer Dostoïevski, il n'y a pas de remède. Autre façon de le dire, une façon tout à fait contemporaine : il n'y a pas de vérité objective, et il faut se résigner à l'état actuel des choses. La liberté doit alors rester un rêve, qu'on s'y résigne.
Mais le texte proposé, avec ses contradictions, est beaucoup plus ambigu : le mensonge a été institué par un certain « nous » non défini, lequel se trouve possesseur, on ne sait pourquoi, on ne dit pas comment, du

« pain », ce pain indispensable dont les hommes qui le produisent sont (miraculeusement ? mystérieusement ?) dépossédés.
Trois moyens donc pour dominer et donc gouverner : posséder le pain, c'est-à-dire les moyens dont les autres ont besoin pour vivre ; le miracle, c'est-à-dire enseigner les croyances, ou, plus largement et en termes modernes, propager l'idéologie qui justifie l'état des choses ; le pouvoir, l'appareil de l'Etat, qui permet le tout et aussi est la force qui est le moyen de combattre et, à l'occasion, de réprimer les opposants. Chateaubriand disait, plus de cinquante ans avant Dostoïevski : « Donnez-moi un préfet, un colonel de gendarmerie et un évêque, et je gouverne une province ». Les choses ont-elles beaucoup changé ? Si oui, en quoi ?
2. – Le mot *mensonge* a une étymologie claire. Il est lié au latin *mens*, esprit (*cf.* anglais *mind*) par l'intermédiaire de *mentiri*, mentir : « La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée » affirme un dicton. Les choses sont-elles si simples ?
On voit que le débat entre Kant et Benjamin Constant sur l'existence ou non d'un « droit de mentir », à ne vouloir considérer que l'aspect moral, ne prend ce problème que par le petit bout de la lorgnette.
Deux aspects de la question sont à soulever. Le premier : il faut distinguer le rapport de notre pensée au réel d'une part et d'autre part l'expression de ce rapport ; de plus, pour ce dernier, on distinguera un double niveau. Le premier rapport est nécessairement dans son contenu un rapport vrai, mais seulement relativement « vrai » : une représentation erronée du réel est quand même une représentation de ce réel et comporte un minimum d'éléments corrects. En ce sens, d'une part, la connaissance du réel ne peut jamais être qu'approchée, et toujours, constatons-le pour le passé et espérons-le pour l'avenir, en progrès constants ; d'autre part, au premier niveau de l'expression de notre pensée, notre langage lui-même, du fait même de l'évolution des connaissances, est d'une précision relative, et les nouveautés ne peuvent être que difficilement exprimées et comprises, parce que dites avec des termes «anciens », puisque ceux-ci leur préexistent.
Le second : notre perception de ce réel, ce que nous pensons et disons est d'évidence conditionné par deux éléments : l'éducation reçue, et la langue que nous utilisons.
L'éducation est à la fois une formation et un formatage. Nous apprenons à penser, et nous apprenons non seulement comment penser, mais aussi pour une bonne part quoi penser de ce que nous avons à penser. Prendre conscience de ce formatage est certainement pour chacun l'effort à la fois le plus essentiel pour sa liberté de penser, et le plus difficile, car cela, c'est précisément ce que l'on ne veut pas (ou rarement) nous apprendre. Ainsi, en 1981, un historien connu, Marc Ferro, souvent invité à la télévision, publiait un livre intitulé *Comment l'histoire est racontée aux enfants.* Il y critiquait, en général de façon pertinente, les déformations et contrevérités des manuels scolaires de nombre de pays. Mais cet historien français n'a pas osé parler de l'enseignement de l'histoire en France. On nous affirme pourtant qu'il n'y pas de censure dans notre pays.
3. - Le langage au niveau le plus général n'est pas en reste. Il est un élément constitutif de notre culture, mais ni celle-ci, ni lui-même ne sont neutres. Tous deux sont bien entendus liés, mais nous commencerons par lui :
« Le langage en [de la culture] est à la fois la condition, le résultat et un élément parmi d'autres. Il en est la condition parce qu'il est ce par quoi s'opère la rupture avec l'ordre naturel ; il est mise en ordre du monde : c'est en lui et par lui que se réalise la construction logique au moyen des oppositions et des corrélations ; le langage est donc la matrice des significations que porte la culture, et c'est bien à travers la formation de son langage que chaque individu, depuis l'enfance, acquiert la connaissance de la société où il vit et s'intègre […] »
(Hénaff, *Claude Lévi-Strauss et l'anthropologie structurale,* p. 105)
Il faut nuancer : l'individu peut s'intègre ou bien peut être exclu. Car le langage cache l'idéologie en place, et il la cache efficacement. Il cache par exemple le racisme. Un auteur, Blanc marié à une Noire, constate :
« Je suis Blanc. Safiatou, mon épouse, est Noire. Malienne. Si je dis de Djibril, mon fils, qu'il est Noir, mes interlocuteurs entendront sans se torturer démesurément la cervelle une phrase somme toute banale qu'ils n'auront aucune peine à décrypter. Mais si Safiatou, elle qui est Noire, s'avisait d'énoncer l'affirmation symétrique : 'mon enfant est Blanc', elle rencontrerait le plus souvent une épaisse incompréhension, puis un sourd désaveu voilé par la civilité : que cherche-t-elle en prétendant que son enfant est Blanc, en prétendant à la blanchitude de son enfant ? Pourquoi n'accepte-t-elle pas ce qu'il est […] sans se souvenir qu'une information

tout à fait analogue – moi, le père Blanc, indiquant que mon enfant est Noir – avait laissé leur esprit dans la tranquille placidité du confort identitaire »

(Sagot-Duvauroux, *On ne naît pas noir, on le devient,* p. 17)

On voit que cette dissymétrie constitutive de notre langage est tout aussi constitutive de notre mode de pensée. Les choses se font inconsciemment. Souvent. Pas toujours.

Le même auteur nous montre que le mot *menteur* recouvre différentes significations, et que les différentes langues peuvent le montrer :

« Le *menteur* à la française est celui qui travestit consciemment la vérité, qui le fait avec l'intention de tromper. Le *ngalontikàla* à la malienne est une personne qui tout simplement dénature la vérité, avec ou sans intention »

(Sagot-Duvauroux, *On ne naît pas noir, on le devient,* p. 36)

Dans quelle catégorie ranger un discours comme celui de Sarkozy s'adressant à une assemblée du patronat et dont *Le Figaro* rendait compte en octobre dernier :

« Les choses ont changé. La communication est à l'action ce que l'aviation est à l'infanterie. Il faut d'abord gagner la bataille de la communication et agir ensuite. C'est le grand changement de ces dernières années »

Est-ce si nouveau ? Il y a longtemps que philosophes connaissent l'importance de l'idéologie et que les politiques utilisent la propagande.

Ce qui est peut-être nouveau, c'est le changement systématique du sens des mots, dénoncé en 1984 par G. Orwell dans son roman *1984*.

On sait comme la pensée unique en effet a changé et continue à changer la terminologie : il n'y a plus depuis longtemps de chômeurs, mais seulement des personnes « en recherche d'emploi » ; les décisions de licenciement sont appelées «plans sociaux » ; le directeur du personnel est maintenant «directeur des ressources humaines » (on ne s'est pas encore aperçu ou bien on sait trop bien que cela réduit les hommes à l'état de ressources comptables et évaluables, donc inférieures souvent, aux ressources matérielles). Les politiques de réduction des dépenses sociales sont désignées comme « politiques de croissance ». Longtemps la guerre en Algérie était désignée par nos journalistes libres et indépendants sous le nom d'« événements d'Algérie » et la propagande politique comme la publicité sont dites « communication » :

« Le système publicitaire a déjà changé le sens des mots. L'*image* que l'on donnait en récompense aux enfants sages vire au narcotique. Le *message* n'est plus fait pour dire mais pour éberluer. L'*annonce* ne dépose plus le sauveur dans le sein de la vierge ; elle fait monter la brume d'un désir sans repos et sans objet qui fait sortir la *cible* du bois et la livre au chasseur. Communication, image, message, annonce : appellations fausses, profanées. Dérision posée sur le politique, sur le corps de la femme, sur les images de la guerre, sur une petite fille qui fait exploser l'audimat parce qu'elle s'enfonce dans la boue puis en meurt. Dérision posée sur tout »

(Sagot-Duvauroux, *On ne naît pas noir, on le devient,* p. 221)

L'enseignement dispensé par l'école à chacun ne conduit pas à permettre l'examen critique de ce qui est enseigné, et encore moins à celui des autres « messages » « délivrés » (un mot américain) par les « médias ». Les résultats sont effarants : un sondage Harris de novembre 2003 aux Etats-Unis montrait que la plupart des Américains croient aux miracles, la moitié d'entre eux aux fantômes et aux esprits et un tiers à l'astrologie (*International Herald Tribune*, 12 novembre 2003). Un autre sondage montre qu'un tiers d'entre eux croient que le soleil tourne autour de la terre. Le nombre et le montant des chiffres d'affaires des astrologues en France disent la même chose.

On peut dire que poser la question de savoir si le mensonge peut changer le monde est à la fois en affirmer l'importance, les effets réels, et en même temps risquer de ne pas voir que d'ores et déjà, les vérités ne sont pas toujours perçues par le citoyen, et lui sont encore moins dites, et que le mensonge est déjà là à gouverner ce monde. Mais s'il est utile de dénoncer le mensonge délibéré (l'existence d'armes de destruction massives en Irak en est un exemple récent – et combien d'autres sont actuellement proférés sur le projet de traité constitutionnel européen), il en est d'autres plus difficiles à déceler.

Le texte de Dostoïevski offre des exemples clairs de certains des procédés utilisés. Le recours à des entités abstraites prises comme des êtres concrets, *la* liberté, *le* pouvoir, *le* pain, alors qu'il s'agit réellement dans son texte de l'Etat tsariste, de salariat et de la misère des salariés : mais ces termes, plus précis, mettent trop vite en évidence que ces mots désignent des hommes et leurs actions, et que ces derniers sont critiquables en tant que tels. Le recours à des notions abstraites, à des idées, est dans ce cas inacceptable, mais c'est la pratique courante de la plupart des philosophes, et surtout de nombreux non philosophes.

Dans un texte de Marx datant d'il y a un siècle et demi, on peut lire :
« Des rapports ne peuvent naturellement s'exprimer que dans des idées, et c'est ainsi que des philosophes ont conçu la domination par les idées comme le caractère spécifique des temps modernes et identifié la mise au monde de l'individualité libre au renversement de cette domination des idées. Du point de vue idéologique, il était d'autant plus facile de commettre cette erreur que, dans la conscience des individus eux-mêmes, cette domination des rapports (cette dépendance objective qui, du reste, se réinverse en rapports déterminés, en rapports de dépendance personnels, dépouillés simplement de toute illusion) apparaît comme une domination des idées […] »

(Marx, *Contribution à la critique de l'économie politique*, I, p. 101)

Ce qui introduit une invitation à pousser la discussion sur les idéologies, sujet trop vaste ici.
Le mensonge n'est pas simplement un danger, il est l'arme la plus puissante de la pensée unique contre la liberté de penser.

BIBLIOGRAPHIE

La Note liminaire ci-dessus cite un certain nombre d'auteurs et donne les titres de leurs ouvrages. En outre :
Bibliographie proposée par la Médiathèque de Noisy-le-Grand :

(Ces livres proposés **pour le prochain débat** au café philo sont disponibles à la Médiathèque ; tél. : 01 55 85 09 10)

LE MENSONGE PEUT-IL CHANGER LE MONDE ?

Blix, Hans Irak, les armes introuvables 973 BLI
Etchegoyen, Alain La Démocratie malade du mensonge 320 ETC
Freud, Sigmund L'avenir d'une illusion 150.195 FRE
Girard, René Mensonge romantique et vérité romanesque 809.93 GIR
Laurent., Eric La guerre des Bush : les secrets inavouables d'un conflit 973 LAU
Quilliot, Roland L'illusion Que sais-je ? ; 3093.
Schwartzenberg, Roger-Gérard La politique mensonge 320 SCH
Solemne, Marie de La sincérité du mensonge 177 SOL

Compte-rendu du 14 janvier 2005 **Centre social et culturel Georges Brassens**
15 participants

" La Paix est-elle plus que l'absence de guerre ?"

Introduction *(par Hervé)*

Quand j'ai entendu cette question, j'avais rapidement, mais confusément, envie de m'écrier Oui, alors que d'autres semblaient dire Non. Et c'est donc pour clarifier, pour écouter d'autres points de vue que je vous ai proposé ce thème.

Si on ouvre le Larousse : la première acception pour la paix est : "Situation d'un pays qui n'est pas en guerre". Donc un concept unique ; ce qui rappelle des questions que l'on a déjà vues : des définitions de couple indissociable du style Yin/Yang : la Vie / la mort ; L'ombre / la lumière ; La souffrance / la joie.
Au moins la question joie / souffrance peut s'étudier au plan individuel, donc subjectif ou relatif ; il est possible de dire " le plus malheureux des hommes peut connaître une joie…" Avec la Guerre et la paix : Non., on est, a priori, dans le plan collectif, les situations doivent s'objectiver.

Une Réflexion analogue et simpliste serait : "la paix succède à la guerre, comme le beau temps à la pluie".
Cela suggère, par la succession historique, l'idée de nécessité : Il faut la guerre pour ensuite avoir la paix, et quand on a celle-ci, on attend la guerre, etc….

Cela rejoint le brèves de comptoir du café du commerce Qui n'a pas entendu : "Il nous faudrait une bonne petite guerre, il nous faudrait un bonne petite dictature !" J'ai même relevé, je ne sais où, ne bribe de phrase, un peu choquante "… les nécessaires génocides du XXème siècle "; nécessaire à quoi ? A avoir une paix extraordinaire qui abolit la guerre ?

Je crois qu'au contraire, que le pacifiste va lutter contre cet état d'esprit (en tout cas il dira "pas ici, pas maintenant". Jean Jaurès a été assassiné pour cela à la veille de la guerre) ; et le philosophe va montrer que la guerre n'est ni naturelle ni inévitable.

C'est en fait le Combat du Bien et du Mal. Le mal c'est la guerre
A la différence de l'individu qui doit toujours avoir d'abord l'expérience de la souffrance pour connaître la joie, la société a son histoire : elle sait ce que lui coûte la guerre.

Pour continuer le raisonnement, Les guerres civiles sont les plus sales : mais il semble qu'un état structuré et démocratique, c'est-à-dire à la fois puissant et apte à gérer les conflits, arrive à les éviter. Donc faisons des états démocratiques plus grands. C'est le sens que je vois dans la construction européenne : état puissant qui fait diffuser aux citoyens l'idée du respect des autres citoyens, même au-delà des frontières antérieures.
Cet exemple montre que la paix peut aussi se définir positivement (le Bien): par exemple l'ensemble des moyens, la loi, pour installer la concorde et empêcher les guerres.
Tout ce qui permettrait d'éviter le mal.
A ce moment là, il me semble que la guerre est plus que l'absence de guerre, c'est un état d'esprit, un principe, un idéal, quelque chose pour lequel on peut s'engager, qui peut être représenté par la loi.

<u>Vouloir qu'il n'y ait plus de guerres est plus que vouloir finir une guerre.</u>

Pour lancer la discussion vers d'autres voies possibles. Dans le dictionnaire de philosophie : la définition de la paix est la suivante : "Etat de quiétude, de tranquillité au niveau individuel ou collectif " . Et la première phrase précise ceci : "la paix ne s'oppose pas à la guerre, mais au désordre"

Débat :
L'Europe n'évoque pas la Paix, mais plutôt l'économie triomphale. Et donc aussi la guerre économique.
La guerre c'est dans le langage qu'utilisent les chefs ; les chefs d'entreprise par exemple. La guerre c'est imposer son point de vue coûte que coûte.

Le danger avec ce point de vue, c'est que tout est guerre ; alors on dit aussi : "la paix, c'est une utopie!"

La guerre, puisque c'est le thème majeur de ce début de débat, n'a pas disparu de notre monde moderne ; au contraire, les décomptes des conflits que relèvent certains organismes montrent une augmentation du nombre de conflits au cours des dix dernières années.
Un autre indicateur serait celui des ventes d'armes par les pays occidentaux : elles se développent très bien.
Plus généralement, dans les discours de certains dirigeants, ou la pensée ambiante, notre monde est en guerre permanente, préventive, contre le terrorisme, contre les subversions ; les pays ont le droit d'ingérence etc..

Puisqu'il faut définir les termes, nous allons dorénavant nous en tenir à un périmètre fermé : la guerre est ce qui se passe uniquement entre pays belligérants, avec des armées mobilisées etc..
La question posée peut ainsi se comprendre comme le rapport entre la non-guerre et la paix.

Même dans cette acception, la guerre peut être absurde, implacable, comme le dit une formule : "des gens qui ne connaissent pas se font beaucoup de mal, au profit de gens qui se connaissent bien et ne se font aucun mal".

Avec notre nouvelle définition, nous savons donc décrire la non-guerre. Mais dans cette non-guerre on voit des sujets et des événements comme le problème de santé lié à l'amiante (connu depuis 1920), ou le raz-de-marée d'Asie du Sud-est (décembre 2004), que l'on nomme abusivement catastrophe naturelle, alors que c'est avant tout une catastrophe humaine. Peut-on dire que ce monde est en paix ?

Ces phénomènes surgissent d'une évolution du monde dont on ne peut pas extraire une volonté de faire du mal. Certes, mais on y oppose aujourd'hui, dans quelques situations, le principe de précaution. Un des soucis alors est de savoir exactement évaluer les risques futurs ; et la précaution omniprésente serait aussi quelquefois anesthésiante.

Peut-on citer des cas de paix, alors ?

Il faut savoir relativiser les situations : pendant la guerre, dans tout un pays c'est le chaos ; c'est aussi le chaos dans les têtes, c'est vivre dans une peur continuelle. Aujourd'hui en France on peut envoyer ses enfants à l'école sans redouter a priori qu'ils ne reviennent pas, on peut faire des projets ; ce n'était pas le cas il y a 25 ans au Liban, par exemple. L'absence de peur peut être une représentation de la paix.

Tant que la paix précède la guerre, on peut avoir une idée, instable, de la paix. Par exemple, dans les années 80, la Yougoslavie donnait l'impression d'un pays apaisé (avec même les Jeux Olympiques à Sarajevo), alors que d'atroces guerres de partition et civiles ont éclaté quelques années après. Exemple un peu artificiel si l'on tient compte que cet état a été créé, puis détruit par l'étranger.

Depuis 60 ans, le couple France Allemagne est en paix, après s'être si souvent combattu. C'est un fait, mais on a un peu de mal à en extraire les caractères positifs spécifiques, les causes de la paix. Sans doute ces caractéristiques de la paix sont contradictoires en ce qu'elles n'évitent pas tout conflit, mais elles permettent pendant longtemps d'empêcher de les voir dégénérer en guerres. Une remarque dans ce contexte : les valeurs patriotiques et le héros militaire n'ont plus tellement cours dans la société actuelle ; la guerre aussi a changé du point de vue technologique : il ne faut plus être courageux pour faire la guerre…

Le schéma, classique, des gros états qui "bouffent" les petits, n'est plus aujourd'hui présentable à une opinion publique ; ni le colonialisme sous ses oripeaux de progrès de la civilisation. Même si les situations peuvent se reproduire sur un plan économique, ou plus subtil.

La société, même en paix, engendre cependant de nouvelles agressivités, vis à vis de nouvelles identités.

Inversement on cite un cas, en Nouvelle-Guinée, où les Papous font des guerres rituelles (et néanmoins meurtrières).
L'état de guerre induit aussi des comportements paradoxaux : c'est la peur qui domine, on ne ressent pas le mal ; on fait même des enfants, peut être pour survivre.

Ceux qui ont vécu des guerres nous demande de reconnaître que nous vivons ici dans un monde apaisé. Mais, si on en n'a pas vécues, il semble quand même essentiel de les évoquer, de les imaginer, de s'y projeter. Que faire si une guerre éclate ?

Aristote disait : "l'homme exclu de la cité est passionné de guerre" ; et Montesquieu : "un peuple qui en opprime un autre n'est pas libre"
Faire la paix, c'est déjà beaucoup de sagesse.
La paix c'est peut être le respect de tous les autres en toute circonstance. Transformer une utopie en projet.

Compte rendu du café Philo 15 janvier 2005, 19h30, Maison pour Tous Marcel Bou
Nous avons la joie d'avoir pour ce débat : 1) Une synthèse ; 2) Un compte rendu :

1° SYNTHESE

SYNTHESE DU DEBAT SUR LA RUMEUR

Cette synthèse reprend quelques éléments de l'introduction énoncée par Claude

Le poète Virgile donne une définition très synthétique de la rumeur en tant que phénomène social :
« Messagère de l'erreur et de la vérité, le plus rapide de tous les fléaux qui va répandant la terreur et se fortifie en se diffusant »
On y trouve trois aspects génériques de la rumeur :

- **l'ambivalence** par rapport à la vérité et à l'erreur ;
- **l'effet terroriste** sur l'esprit, la croyance collective, (renforcé par l'effet de surprise, qui peut prendre une forme hystérique) ;
- **le renfort par sa diffusion collective, (**souvent associée à des transformations).

On peut y ajouter la **crédibilité** comme une condition de sa propagation. **Crédible** « qui mérite d'être cru » caractérise en premier lieu la rumeur avant le caractère **plausible** « qui peut être admis, approuvé en apparence et jusqu'à preuve du contraire », et le caractère **vraisemblable** « qui a l'apparence de la vérité ».

Pour être crédible sans être nécessairement vraisemblable, la rumeur procède à la fois par **affirmation** sur son objet et par **ellipse** sur ses sources «bien informées et dignes de reconnaissance ». Paradoxalement l'emploi du **conditionnel**, tout au moins au début de la rumeur, peut renforcer la crédibilité de la source citée qui demeure souvent anonyme.
La rumeur ne pose pas de question, elle **alerte** par sous-entendu. « Il paraît que.. »

Pour prendre naissance et se développer elle doit créer un effet de surprise, avoir un aspect de révélation d'une chose cachée propre à créer sensation.
Enfin on ajoutera à ces caractères, le **moment** sociologiquement et politiquement **favorable** au lancement et à sa propagation.
Au delà de ces caractères communs aux différentes rumeurs, il semble difficile de généraliser, tant sont diverses les conditions de la constitution de la rumeur, les intentions affichées et cachées, les utilisations, les fonctions de la rumeur.

Le débat sur les origines de la rumeur a montré une grande diversité de circonstances, d'intérêts, d'attente sociale, comme on peut le constater à l'analyse des cas suivants :

- **le cas de la rumeur fondée sur un cas isolé ou rarissime érigé en cas général.** Apparemment plausible, la *« mygale trouvée dans un yucca »* en se généralisant devient une rumeur sur «tout yucca est susceptible de cacher des mygales » ; on voit ici le glissement de sens : depuis l'alerte sur un danger objectif mais limité jusqu'à un danger sur la plante tropicale porteuse de mort, danger **fantasmatique** « production de l'imagination correspondant à un désir, ou une peur souvent inconscients » ;
- le cas de la **rumeur religieuse** en Inde sur *« les statues religieuses buveuses de lait »* est analogue au cas précédent relativement à l'aspect imaginaire, mais différent quant à sa signification : en se situant au niveau du sacré, la rumeur prend des allures immédiatement massives dans un peuple très majoritairement croyant. C'est peut être à cet aspect que pensait Hésiode dans l'antiquité quand il plaçait la rumeur au niveau d'une déesse. Pourrait-on en dire autant des miracles dans la chrétienté ?. La fonction ouvertement religieuse de ce type de rumeur cache parfois une fonction, ou du moins une utilisation, politique, voire séditieuse face au pouvoir politique en place.

- Le cas de la **rumeur maligne** visant à commettre des actes nuisibles de façon cachée, rusée. Il s'agit ici d'une intention volontaire et consciente mais nous avons à faire à différents cas de figure selon le statut social de l'émetteur de la nouvelle ; selon qu'il s'agit un individu facétieux autant qu'irresponsable, nous sommes en présence d'un canular et d'une fausse alerte ; selon qu'elle émane de personnages officieux de certaines institutions (Etat, Administration, entreprise) il s'agit de faire naître un doute sur une malversation, prélude à une future action en justice contre quelques individus puissants ; c'est alors l'équivalent d'une dénonciation anonyme et indirecte à la justice. Lorsque c'est une entité collective (institution publique ou privée) qui est en cause, la rumeur peut avoir une **fonction démocratique**. A l'opposé le mensonge d'Etat, visant à endoctriner (désinformer) quelque soit son orchestration médiatique ne relève pas *en soi* de la rumeur bien qu'il puisse en être le terreau.
- Le cas de **la rumeur malveillante** visant à nuire à la réputation d'un individu est un stratagème connu mais d'ampleur limitée à la rivalité entre personnages influents, qui s'alimente du besoin de merveilleux dans la population friande de révélations sur la vie intime de ces personnages célèbres.

- Enfin il y a le cas des rumeurs à propos d'un **phénomène complexe à causes multiples.** *L'occurrence* au sens d'une combinaison de circonstances imprévisibles à l'origine d'un phénomène, est souvent rejeté inconsciemment au profit d'une explication causale plus simple et plus symbolique comme le complot. Il en est ainsi de la mort d'Arafat due à un empoisonnement ou de la destruction des tours jumelles à New York due au laissez faire des Etats-Unis d'Amérique… quand ce ne serait pas la volonté et la programmation délibérée de quelque service secret. Il y a dans ces rumeurs un ensemble de raisons complexes qui mêlent frustration, suspicion, récit emblématique, symbolisme, avec un caractère apparemment crédible. Ainsi ce qui n'est à l'origine qu'une hypothèse explicative parmi d'autres se transforme en certitude causale.

Bien que la synthèse n'ait pas été effectuée à l'issue des débats, nous pouvons reprendre ce qui a été dit à propos des **fonctions de la rumeur**.

La fonction double, ambivalente de la rumeur :

- à la fois **rejet** de l'autre, de ce qui est étranger ET moyen **d'identité** pour un groupe face à son environnement ;
- à la fois **négatif** dans son intention ou son utilisation malveillante et **positif** dans son effet créatif ou son utilisation démocratique ;
- à double face , apparente et cachée.

Le caractère dialectique de la rumeur qui peut commencer en négatif puis se transformer en positif dans ses effets ou réciproquement.

Le caractère affectif de la rumeur fondé sur une croyance qui la rend imperméable à la raison. Au contraire un démenti la renforce.

Le caractère politique de la rumeur

Phénomène imprévisible dans ses effets sociaux et politiques, la rumeur une fois installée peut être utilisée par d'autres que ceux qui l'ont lancée. Ainsi difficilement contrôlable par les pouvoirs en place est-elle tant redoutée pour son effet déstabilisateur.

La rumeur serait-elle aussi l'expression « des gens d'en bas » face au pouvoir « d'en haut » ?

2° COMPTE RENDU

Qu'est-ce que la rumeur ?

Ce débat pose un double défi au rédacteur du compte-rendu :

- *D'abord une introduction de grande envergure, bien illustrée et très réussie a balayé la plupart des thèmes.*
- *Ensuite une innovation dans la conduite des débats : les participants ont d'abord été invité à décrire une idée, une question qui les interpelle particulièrement ; une synthèse de questions primaires a ensuite permis de conceptualiser le thème, puis de guider les interventions.*

Le compte-rendu/synthèse ne peut rendre compte de toutes ces progressions, mais se contente plutôt de noter les conclusions. Certains passages sont empruntés à l'introduction, avec des citations dont les auteurs n'ont pas été tous notés.

Beaucoup de définitions historiques pour cadrer le thème :

Le poète Virgile en donne une très synthétique en tant que phénomène social :

« Messagère de l'erreur et de la vérité, le plus rapide de tous les fléaux qui va répandant la terreur et se fortifie en se diffusant ».

Au XIXème siècle, on trouve dans le dictionnaire :

- Bruit vague et confus, indéterminé
- Bruit sourd, mécontentement
- Surprise, après accident
- Bruit contre la réputation de quelqu'un (fâcheux)

Désormais, selon l'Encyclopédie Universelle, la rumeur contient la notion de propagation d'une nouvelle, un effet terroriste et peut être sujette à modification dans ce processus. A la fin du XXème siècle, des recherches universitaires commencent à documenter ce thème : la rumorologie.

Nous avons discuté principalement de trois thèmes :

- Le cycle de vie de la rumeur
- La nature de la rumeur
- Comment la combattre ?

Ainsi si l'on répertorie les conditions de naissance d'une rumeur, il faut :

- Etre informé sur un fait générateur
- Utiliser des canaux de médiation
- Avoir une crédibilité de fond
- Exploiter un contexte spécifique prêt à recevoir telle nouvelle (attente de quelque chose de nouveau…)

Le problème de la crédibilité est délicat à juger : **Crédible** « qui mérite d'être cru » caractérise en premier lieu la rumeur avant le caractère **plausible** « qui peut être admis, approuvé en apparence et jusqu'à preuve du contraire », et le caractère **vraisemblable** « qui a l'apparence de la vérité ».
Pour être crédible sans être nécessairement vraisemblable, la rumeur procède à la fois par **affirmation** sur son objet et par **ellipse** sur ses sources « bien informées et dignes de reconnaissance ». Paradoxalement l'emploi du **conditionnel**, tout au moins au début de la rumeur, peut renforcer la crédibilité de la source citée qui demeure souvent anonyme.
La rumeur ne pose pas de question, elle **alerte** par sous-entendu. « Il paraît que… »

Pour qu'elle se développe, il faut aussi souvent y ajouter la calomnie, et la quasi impossibilité de vérifier l'information initiale.
Pour prendre naissance et se développer elle doit créer un effet de surprise, avoir un aspect de révélation d'une chose cachée propre à créer sensation.
Enfin on ajoutera à ces caractères, le **moment** sociologiquement et politiquement **favorable** au lancement et à sa propagation.

La logique de la rumeur n'est pas celle de la raison. Elle se nourrit d'elle-même, elle n'a pas besoin d'être vraie ; "il n'y a pas de fumée sans feu". Les trait d'un ennemi se dessinent, l'autre est diabolisé ; le choix d'un bouc émissaire gagne toujours.

Un exemple, cité, illustre bien ces constats : en 2001, la Somme a connu des inondations sans précédent ; une rumeur s'est développé qui prétendait que "Paris" avait fait en sorte de déverser l'eau de la Seine vers celle de la Somme pour garder la capitale les pieds au sec. Lionel Jospin, interpellé par des habitants de la Somme, n'a pu que se retrancher derrière l'avis des plus grands géographes. L'inanité de l'argument au point de vue scientifique n'a pas pu avoir raison immédiatement de la rumeur (elle s'est, apparemment, éteinte depuis, sans qu'on en ait les raisons - crédibilité affaiblie ?).

Une caractéristique du développement de la rumeur, c'est le comportement de chaque maillon dans la transmission. Il semble que l'individu soit fasciné par l'information sensationnelle qu'on va lui donner ; il est ensuite valorisé par le fait de savoir cette information partiellement diffusée, il s'identifie au groupe de ceux qui savent ; ensuite pour faire adhérer des personnes qu'il aime au même groupe, ou tout simplement pour créer du lien, ou pour frimer, il va se démener pour transmettre cette information à d'autres, en y apportant toutes les caractéristiques de la crédibilité, quelquefois en y ajoutant de nouveaux détails. Quelquefois c'est nous-même ce maillon. Autre idée, dans la même veine : cette information m'effraie, et cela me soulage quand je la propage.

En s'intéressant à la nature de la rumeur, il est possible de proposer une typologie des rumeurs (dans le sens contemporain) :

- Les **légendes urbaines** : Apparemment plausible, la *« mygale trouvée dans un yuca »* en se généralisant devient une rumeur sur « tout yuca est susceptible de cacher des mygales » ; on voit ici le glissement de sens : depuis l'alerte sur un danger objectif mais limité jusqu'à un danger sur la plante tropicale porteuse de mort, danger **fantasmatique** « production de l'imagination correspondant à un désir, ou une peur souvent inconscients » ; on range aussi dans cette catégorie les célèbres histoires des petits alligators jetés ayant infesté, après avoir grandi, les égouts new-yorkais ; ou les seringues infectées dissimulés sur les sièges de cinémas.
- La rumeur **maligne** : Il s'agit ici d'une intention volontaire et consciente mais nous avons à faire à différents cas de figure selon le statut social de l'émetteur de la nouvelle ; selon qu'il s'agit un individu facétieux autant qu'irresponsable, nous sommes en présence d'un canular et d'une fausse alerte ; selon qu'elle émane de personnages officieux de certaines institutions (Etat, Administration, entreprise) il s'agit de faire naître un doute sur une malversation, prélude à une future action en justice contre quelques individus puissants ; c'est alors l'équivalent d'une dénonciation anonyme et indirecte à la justice. Lorsque c'est une entité collective (institution publique ou privée) qui est en cause, la rumeur peut avoir une **fonction créatrice ou démocratique**. A l'opposé le mensonge d'Etat, visant à endoctriner (désinformer) quelque soit son orchestration médiatique ne relève pas *en soi* de la rumeur bien qu'il puisse en être le terreau.
  - le cas de la **rumeur religieuse,** comme en Inde sur *« les statues religieuses buveuses de lait »* est analogue au cas précédent. Mais en se situant au niveau du sacré, la rumeur prend des allures immédiatement massives dans un peuple très majoritairement croyant, et rend difficile l'argument rationnel. La fonction ouvertement religieuse de ce type de rumeur cache parfois une fonction, ou du moins une utilisation, politique, voire séditieuse face au pouvoir politique en place.
- Le cas de **la rumeur malveillante** visant à nuire à la réputation d'un individu est un stratagème connu mais d'ampleur limitée à la rivalité entre personnages influents, qui s'alimente du besoin de merveilleux dans la population friande de révélations sur la vie intime de ces personnages célèbres.
- Enfin il y a le cas des rumeurs à propos d'un **phénomène complexe à causes multiples.** *L'occurrence* au sens d'une combinaison de circonstances imprévisibles à l'origine d'un phénomène, est souvent rejetée inconsciemment au profit d'une explication causale plus simple et plus symbolique comme le complot. Il en est ainsi de la mort d'Arafat prétendument due à un empoisonnement, ou de la destruction des tours jumelles à New York due au laissez faire des Etats-Unis d'Amérique… quand ce ne serait pas la volonté et la programmation délibérée de quelque service secret. Il y a dans ces rumeurs un ensemble de raisons complexes qui mêlent frustration, suspicion, récit emblématique, symbolisme, avec un caractère apparemment crédible. On cherche des responsables. Ainsi ce qui n'est à l'origine qu'une hypothèse explicative parmi d'autres se transforme en certitude causale. Ce qui n'est qu'une rumeur à Paris sur la mort d'Arafat, est une croyance, à valeur de certitude à Gaza ou à Alger.

Bien que la synthèse n'ait pas été effectuée à l'issue des débats, nous pouvons reprendre ce qui a été dit à propos des **fonctions de la rumeur** :

La fonction double, ambivalente de la rumeur :

- à la fois **rejet** de l'autre, de ce qui est étranger ET moyen **d'identité** pour un groupe face à son environnement ;
- à la fois **négatif** dans son intention ou son utilisation malveillante et **positif** dans son effet créatif ou son utilisation démocratique ;
- à double face, apparente et cachée.

Le caractère affectif de la rumeur fondé sur une croyance qui la rend imperméable à la raison. Au contraire un démenti la renforce.

Le caractère politique de la rumeur

Phénomène imprévisible dans ses effets sociaux et politiques, la rumeur une fois installée peut être utilisée par d'autres que ceux qui l'ont lancée. Ainsi difficilement contrôlable par les pouvoirs en place est-elle tant redoutée pour son effet déstabilisateur.

La rumeur serait-elle aussi l'expression « des gens d'en bas » face au pouvoir « d'en haut » ?